TRANSACTIONS

OF THE

NINTH INTERNATIONAL CONGRESS OF ORIENTALISTS.

9th, London, 1892.

(*HELD IN LONDON*, 5*TH TO* 12*TH SEPTEMBER* 1892.)

EDITED BY

E. DELMAR MORGAN,
HONORARY TREASURER.

UNIVERSITY LIBRARY PRINCETON

IN TWO VOLUMES.

VOL. II.

SEMITIC, EGYPT AND AFRICA, GEOGRAPHICAL, ARCHAIC GREECE AND THE EAST, PERSIA AND TURKEY, CHINA, CENTRAL ASIA AND THE FAR EAST, AUSTRALASIA, ANTHROPOLOGY AND MYTHOLOGY SECTIONS.

LONDON:
PRINTED FOR THE COMMITTEE OF THE CONGRESS,
22 ALBEMARLE STREET.
1893.

Digitized by Google

SECTION IX.—AUSTRALASIA.

PAGE

I. On Fijian Poetry. By the Hon. Sir Arthur Gordon, G.C.M.G. 731
II. The Languages of British New Guinea. By Sidney H. Ray 754
III. British New Guinea and its People. By the Rev. S. M'Farlane, LL.D., F.R.G.S. 771
IV. Chief's Language in Samoa. By the Rev. J. E. Newell. With Note on Chief's Language in Lifu and Ponape, by S. H. Ray 784

SECTION X.—ANTHROPOLOGY AND MYTHOLOGY.

I. Inaugural Address. By Professor E. B. Tylor, D.C.L., F.R.S. 805
II. Le Folk-Lore Asiatique. Par le Comte Angelo de Gubernatis 814
III. Notes sur la Mythologie Arménienne. Par Minas Tchéraz 822
IV. Influences Iraniennes. Par Le Professeur Maxim Kovalevsky 846
V. Anthropology in India. By the Honourable H. H. Risley 864
VI. Scientific Ethnography in Northern India. By W. Crooke 869
VII. Rosaries Mentioned in Indian Literature. By Ernst Leumann 883
VIII. Notes on the Marital Relations of the Nicobar Islanders. By Ed. Horace Man 890
IX. Le Coco du Roi de Yueh et l'Arbre-aux-Enfants. Note de Mythologie Populaire en Extrême Orient. Par Terrien de Lacouperie 897

ILLUSTRATIONS.

Part of an Arabic MS. (probably Tenth Century) of the Four Gospels in the Convent of St. Catherine, Mount Sinai . 97
Part of an Arabic MS. (probably Ninth Century) of the Epistles in the Convent of St. Catherine, Mount Sinai. 97
Photographs of Two Leaves of the Septuagint Papyrus found in Egypt in 1892 331

Index of Authors and Subjects 907

Digitized by Google

III.

NOTES SUR LA MYTHOLOGIE ARMÉNIENNE.

PAR

MINAS TCHÉRAZ.

FEU Jean-Baptiste Émin a été le premier et est resté le seul savant qui ait essayé de reconstituer le panthéon arménien. Il a réuni, dans ses "Recherches sur le paganisme arménien," tout ce que les historiens nationaux et étrangers nous ont légué sur l'antique religion du peuple de l'Ararat, et ses remarques sont en général judicieuses. Ces matériaux m'ont pourtant paru insuffisants, et j'ai pensé que le peuple arménien devait avoir conservé dans son sein bien des vestiges du paganisme, qui pourraient combler les lacunes des vieux livres. Je me suis donc mis en contact avec les classes illettrées des Arméniens chrétiens de Turquie et de Russie, et c'est ainsi que j'ai pu recueillir des fragments inédits de mythologie arménienne et découvrir des déités arméniennes que personne n'a encore signalées.

Les dieux immortels que les anciens Arméniens avaient empruntés à la mythologie grecque (Artémis, Apollon, Aphrodite, Zeus, Athéné, Héphaistos et Héraclès) ou à la mythologie syrienne (Napok, Bel, Pathnikagh, Tharatha et Parchamin), sont morts depuis bien longtemps dans la mémoire du peuple. Celui-ci a également oublié ses vieilles déités nationales ou nationalisées, pour ainsi dire classiques, c'est-à-dire enseignées par les prêtres: Aramazt, père des dieux; Anahid, d'un culte licencieux selon Strabon, mère de toute chasteté (comme l'Aditi des Hindous) selon Agathange; Asdghig, la Vénus arménienne; Nané, fille d'Aramazt; Dir, conducteur des âmes dans les enfers; Mihr, dieu de la chaleur invisible, manifesté par le feu, par Arek-agn (le soleil apparent et le symbole du feu sexuel de l'homme) et par Loussin (la lune et le symbole du feu sexuel de la femme); Amanor, dieu du nouvel an, qui, suivant Agathange, s'appelait aussi Vanadour (hospitalier ou plutôt donnant abri); Ahriman, le principe du mal; Santaramed, identifié avec le Sapendamat (l'esprit de la terre) des anciens Perses. Le peuple arménien a

Digitized by Google

aussi oublié les esprits de son antique mythologie: Houshgabarig, Hamparou, Baï, Baïig ou Baïag, Arlez ou Haralez et Katch, et ses demi-dieux (*tutzazn*): Vahakn, Dork et Haïg. Mais il a conservé le souvenir des déités et des esprits pour ainsi dire populaires, c'est-à-dire conçus par lui-même, et il a remplacé les vieux demi-dieux par des héros qui sont mentionnés dans les contes populaires de l'Arménie. Voici une partie du résultat de mes investigations, à l'exclusion des demi-dieux.

Arev.

Arev (soleil, comparer avec le *Ra* des Egyptiens), adoré par les ancêtres des Arméniens comme la manifestation visible de la lumière immatérielle, est encore aujourd'hui tenu en grande vénération par le peuple arménien. Celui-ci évite de fixer le soleil, croyant qu'en le fixant, il aurait manqué de respect envers lui (en Orient, un inférieur évite de regarder en face un supérieur et, en sa présence, il baisse les yeux); pour amener les jeunes à imiter l'exemple des vieux, ceux-ci les assurent que s'ils fixaient le soleil, ses " aiguilles " les aveugleraient. Les Arméniens évitent également, pour le même motif, de le montrer du doigt (les Orientaux s'imposent cette réserve à l'égard de leurs souverains, et pensent que celui qui se permettrait de les montrer du doigt, mériterait qu'on le lui coupât. Pour satisfaire un besoin naturel, ils préfèrent tourner leur dos au soleil, et assurent qu'en faisant le contraire, on serait puni d'une affection cérébrale ou corporelle. Ils se signent en général lorsqu'ils assistent au lever du soleil, et font trois génuflexions. Les autels des églises arméniennes sont tournés vers l'orient, et lorsqu'un Arménien prie chez lui, il se tourne toujours vers l'orient. On tourne vers l'orient la tête des animaux, au moment de les égorger. C'est vers l'orient aussi qu'on tourne la tête d'un mort dans sa tombe (c'est pourquoi les vivants couchent tournés vers l'occident). Pour les musulmans d'Arménie, c'est l'occident qui joue ce rôle.—Le mot *arev* est employé, encore aujourd'hui, comme synonyme de vie. Les Arméniens prient, jurent ou maudissent par lui, et ils se servent, dans leurs épanchements affectueux, des phrases suivantes: *Arévět sirem* (que j'aime ton soleil); *Arévout mernim* (que je meure pour ton soleil); *Arévout godrdim* (que je sois brisé pour ton soleil); *Arévout tzatgrdem* (que je sautille vers ton soleil); *Grndzim arévout orérout* (que je sois paralysé pour ton soleil, pour tes jours).

Loussounga.

Loussounga (lune, comparer avec le *Lousna* des Etrusques) inspire aussi aux Arméniens de la vénération, bien qu'à un degré plus faible.

Digitized by Google

Ils évitent de la montrer du doigt et de la fixer, et assurent que la personne qui la fixerait pendant quarante jours n'aurait pas manqué de perdre la raison. Emin pense avec Moïse de Khoren que les Arméniens prenaient le soleil pour homme et la lune pour femme, et ajoute qu'ils différaient en cela des anciens Germains, qui, suivant l'opinion de J. Grimm, appelaient le soleil *frau sonne* et la lune *herr mond.* Mais j'ai recueilli une légende arménienne qui donne une conclusion différente. D'après cette légende, le soleil et la lune étaient sœur et frère. La lune dit au soleil, qui voulait paraître pendant le jour: "Tu es une fille, et il est plus convenable que tu paraisses pendant la nuit, afin que l'obscurité te voile à des regards insolents. C'est à moi à paraître pendant le jour." "Non, frère," lui répond le soleil; "je préfère paraître pendant le jour. J'aveuglerai de mes rayons les yeux des impertinents." Et il fut comme il avait été dit.

Askh.

Les anciens Arméniens adoraient les astres (*asdgh*, prononcé aujourd'hui *askh* par le peuple). Leurs fils les vénèrent encore, bien que beaucoup moins que le soleil et la lune. Ils évitent de les fixer longtemps, et pensent qu'il n'est pas bon d'essayer de les compter, car on verrait ses mains couvertes d'aussi nombreuses verrues. Dans l'opinion du peuple, chaque homme a son étoile, le riche une étoile brillante, le malheureux une étoile terne. On meurt quand son étoile tombe; de là les étoiles filantes. L'étoile joue un grand rôle dans la naissance d'un enfant, sous le rapport physique aussi bien que sous le rapport moral. On est bien ou mal constitué en venant au monde, suivant qu'on est né sous une bonne ou une mauvaise étoile.

Akhbour.

Emin rapporte que l'eau était aussi l'objet du culte des Arméniens, qui la nommaient Source-frère, en opposition au Feu-sœur. J'ai trouvé des vestiges de l'adoration de la Source (Akhbour). Dans certaines provinces de l'Arménie, et spécialement dans celle de Van, les Arméniennes jettent du blé à la source ou à la fontaine, en lui répétant ces vers:—

Ar hadig (Prends blé),
Dour zadig (Donne pâques);
Ar gari (Prends orge),
Dour bari (Donne biens).

Quelques-unes remplacent *zadig* (pâques) par *hatzig* (petit pain).

Digitized by Google

La source, la fontaine et le puits sont souvent mentionnés dans les contes et légendes populaires, et l'on se sert journellement de cette expression : *Djouri bess aziz* (sacré comme l'eau).

Dans leur patrie historique, les Arméniens vont en pèlerinage aux innombrables sources sacrées, qu'ils intitulent du nom expressif de *lous-akhbour* (source-lumière) et aux eaux desquelles ils attribuent la faculté de guérir toutes sortes de maladies, y compris le mystérieux *drsévé*. Ils emportent avec eux cette croyance dans tous les pays où ils émigrent. C'est ainsi qu'à Constantinople ils fréquentent avec ferveur les sources sacrées (*aïazmas*) des Grecs, pour lesquelles leur brillante imagination brode toutes sortes de légendes. S'ils sont atteints de fièvre, ils vont se laver dans les eaux de l'*aïazma* de l'église grecque de Kalamish (aux environs de l'antique Chalcédoine), dédiée à S. Jean Chrysostome. S'ils souffrent de l'ophtalmie, ils se lavent les yeux dans l'*aïazma* d'une maison arménienne à Haskeuy, sur la Corne d'Or, et surtout dans celui de l'église grecque du village de Belgrad, aux environs de la capitale, où un prêtre grec lit d'abord l'évangile sur leur tête, en y appuyant le couteau dont il se sert pour couper le pain bénit (*maci danag*); les malades jettent des perles sans trou (*andzag marcrid*) au fond du puits dont les eaux servent à leur ablution. Les rachitiques sont conduits à l'*aïazma* de Hissar-Dibi (Stamboul), qui appartient à un musulman et qui est orné d'images de saints grecs ; les Turcs l'appellent *aïĕrd aïazmacĕ* (source décisive), car ils prêtent à ses eaux la propriété de guérir le malade ou de le tuer ; cet établissement contient une chambre spéciale où l'on fait déshabiller le rachitique et où l'on jette sur son corps trois seaux d'eau fraîche, destinée à le sauver ou à le perdre ; on cite l'exemple de deux enfants, dont l'un, au sortir de cette douche, est mort dans la barque qui le ramenait chez lui, et l'autre a si bien regagné son appétit qu'il s'est mis à dévorer les dures gimblettes (*simits*) qu'il y a trouvées. On croit que ce fameux *aïazma* communique, au moyen d'un corridor souterrain, avec l'*aïazma* du Zndan (cachot central) ou avec celui de l'église arménienne de S. George à Psammathia ; ce dernier est si profond qu'il faut descendre un escalier de quarante degrés pour l'atteindre ; il est, de plus, enfoui dans une obscurité effrayante et est censé abonder en poisson. Il y a, près de Psammathia, une église légendaire, convertie en mosquée ; une foule nombreuse, formée de gens de toutes les religions, assiste à la fête annuelle de son *aïazma*, et un Turc à turban, installé ce jour-là à l'entrée, verse de sa cruche l'eau de la source sacrée dans les bouteilles qui lui sont tendues de toutes parts. L'*aïazma* de Baloukli, aux environs de Stamboul, est dédié à la Panagie ; il est historique,

Digitized by Google

car, suivant une tradition populaire, c'est là que l'empereur Constantin l'Ivrogne apprit que 18,000 Turcs avaient pénétré dans sa capitale; il s'y était rendu pour présider un banquet, et ses cuisiniers faisaient frire le poisson au moment de l'arrivée du messager; l'orgueilleux monarque répondit qu'il ne croirait à la nouvelle que si les poissons quittaient leur poêle pour se jeter au bassin; ils le firent, bien qu'ils fussent déjà frits d'un côté, et l'on montre encore, dans l'*aïazma* de Baloukli, leurs descendants, un côté du corps resté blanc, l'autre côté tout noir.

L'Euphrate.

Tacite rapporte que les Arméniens attachaient à l'Euphrate un caractère sacré et lui offraient un cheval en sacrifice. J'ai recueilli parmi les Arméniens de l'Arménie Mineure que traverse l'Euphrate, une légende relative à ce fleuve. D'après cette légende, l'Euphrate a un génie. C'est une femme, couverte de haillons et à la chevelure inculte, qui, chaque année, avale plusieurs hommes. Quand *Vartavar* (fête de la Transfiguration) arrive, elle s'assied sur un roc et crie: *Vartévarn égav, méguĕ tchégav!* (Vartavar est arrivé, et personne n'est venu encore!)

Arbres Sacrés.

Les anciens Arméniens adoraient le *sos*, genre de peuplier argentifère, et le *pardi*, espèce particulière de peuplier, en croyant que les *devs* y avaient établi leur résidence. Les Arméniens contemporains attachent aux rameaux de certains arbres des lambeaux d'étoffe enlevés aux habits des malades, dans la croyance que ceux-ci seraient guéris, leurs maladies ayant été abandonnées sur l'arbre avec les loques de leur vêtement. J'ai recueilli parmi les Arméniens de l'Arménie Mineure des légendes qui rappellent l'antique croyance nationale. Ils racontent qu'à Eguine, une fille qui chaque matin faisait ses prières sous un arbre, découvrit un jour, au pied de l'arbre, deux morceaux de savon, qu'elle s'empressa de porter chez elle. La chose se répéta les jours suivants, et la fille garda le savon sans rien dire à personne. Son père remarque enfin que toutes les armoires étaient fermées à clef; il ordonne à sa fille de les ouvrir, et voit avec étonnement des piles de savon. "Fille de chien!" lui crie-t-il, "je t'ordonne de me dire le nom de la personne qui t'a apporté tout ce savon." La fille se voit forcée de livrer le secret, mais le père regrette beaucoup de le lui avoir arraché, lorsqu'il s'aperçoit que depuis cet aveu le savon diminue chaque jour et finit même par disparaître complètement. Les péris de l'arbre, qui l'avaient fourni, avaient repris tout leur savon.—

Digitized by Google

Dans la même ville, une jeune mariée, qui priait sous un arbre, découvrait chaque jour, au pied de l'arbre, deux brillantes pièces de monnaie, et elle fit ainsi sa fortune. Elle avait plu aux péris de l'arbre (les Arméniens désignent en général les péris sous le nom de *méné aghekner*, ceux qui sont meilleurs que nous, de même que leurs ancêtres les appelaient *katch*, braves ou bons).—Tout arbre paraît inspirer aujourd'hui au peuple arménien de la vénération. Les Arméniens croient que Dieu punit de mort toute personne qui se permet de couper un arbre; si elle y échappe, c'est un membre de sa famille qui est puni à sa place. Cette piété s'étend aux arbustes et jusqu'aux épines, qu'on suspend dans une partie visible de la maison, afin de conjurer les ennemis et le mauvais œil. Le noyer seul fait exception à la règle, puisque, suivant une légende arménienne, toute personne qui plante un noyer est punie de mort, dès que le tronc de l'arbre atteint la grosseur de son cou (suivant les Arméniens, c'est le corbeau qui multiplie les noyers, en laissant tomber de son bec, du haut du ciel, leur semence ou leur suc).—Une curieuse coutume conservée chez ce peuple indique même qu'il considère les arbres comme des êtres animés, capables de comprendre le langage des hommes. Le Vendredi-Saint, deux Arméniens se rendent auprès d'un arbre infructueux; l'un d'eux lui donne trois coups de hache, après quoi ils se livrent à ce dialogue: "Que fais-tu?—Je vais le couper.—Et pourquoi donc?—Parce qu'il ne donne pas de fruits.—Non, non; il en donnera cette année." Et les Arméniens assurent qu'il en donne en général après avoir entendu ces menaces.—Il existe aussi une coutume non moins curieuse. Les filles qui sont affligées d'un sommeil trop prolongé, croient y remédier en répétant aux premiers fruits du printemps (à ceux de l'amandier, du prunier, &c.): "Prenez notre sommeil, donnez votre beauté."

DRAGON.

Moïse de Khoren raconte que les Arméniens adoraient deux dragons (*vichab*) tout noirs. Les Arméniens modernes ont conservé, avec le mot d'*ouchab* (altération de *vichab*, rappelant le sanscrit *visha*, poison, ou *vishaṇi*, *vishāra*, serpents), le sentiment de terreur qu'inspiraient à leurs pères le serpent noir (V. plus loin le chapitre relatif à Khara-Khondjoloz) et le dragon. Dans leur opinion, ce dernier est un serpent court et épais, et c'est la femelle du buffle qui lui donne le jour. Elle le sait. Aussi, chaque fois qu'elle fait un petit, elle s'enfuit et observe de loin. Si elle voit qu'elle a donné naissance à un buffle, elle se hâte de le rejoindre pour le lécher. Si elle voit qu'elle a donné le jour à un dragon, elle fuit de toutes ses forces. Le dragon nou-

Digitized by Google

veau-né s'enfle au fur et à mesure qu'il respire le vent, et il devient un monstre terrible. Mais une chaîne descend du ciel, et les anges, l'attachant avec, le transportent au sommet du mont *Caf* (Caucase?), situé près de l'océan et dépourvu de tout habitant. Ils y enchaînent également d'autres bêtes féroces ou monstres, tels, entre autres, que le dragon marin (*aïghĕr*), dont la queue se termine en dard et qui ravage la terre aussi bien que la mer, et le serpent-flèche ailé, ange déchu qui a jadis trompé Adam et qui a été maudit par le Christ.

Culte des Ancêtres.

Les historiens nationaux rapportent que certains rois d'Arménie ont érigé des statues à la mémoire de leurs parents et invité le peuple à les adorer. Le culte des ancêtres est encore pratiqué par les Arméniens, modifié, cela va sans dire, sous l'influence des idées chrétiennes. Toute personne qui voit passer un convoi est tenue de se lever en l'honneur du mort, et l'on doit se lever même à l'approche de celui qui revient d'un enterrement; si l'on ne le fait pas, on devient *mérelgokh* (foulé par le mort) et l'on attrape une maladie de consomption (*inguilmash*). Cette maladie s'acharne surtout aux enfants et aux adolescents; elle est considérée comme une sorte de rachitisme incurable. Pour guérir la personne qui a été foulée par l'esprit du trépassé, on la conduit sur la tombe d'un homme récemment décédé, et on lui lave la tête, les mains et les pieds avec l'eau d'une carafe qu'on brise après l'ablution. Si le malade est incapable de se rendre au cimetière, on le lave chez lui, on porte ensuite l'eau au cimetière dans une carafe et sans parler en route, on casse la carafe sur une tombe fraîche, et l'on invite un prêtre expatrié (*kharib derder*) à lire l'évangile sur le sépulcre d'un martyr (*nahadag*). Chaque cimetière arménien contient le tombeau d'un martyr, c'est-à-dire d'un Arménien qui a été décapité par les musulmans pour avoir refusé d'embrasser l'islamisme ou, d'après l'expression populaire, d'échanger sa religion d'or contre une d'airain, et qui, au moment du supplice, a prié Dieu de guérir les malades qui viendraient sur sa tombe. Chaque samedi, surtout chaque Vendredi-Saint, de nombreux malades vont en pèlerinage au sépulcre du martyr, où est en général gravée la scène de sa décapitation avec une inscription commémorative; là, un prêtre lit sur leur tête l'évangile et un porteur d'eau leur offre de l'eau puisée dans un puits voisin; ils se lavent avec et croient laisser sur les lieux leurs maux de tête, d'estomac, etc. Le cimetière turc (*gorel*) d'Eyoub (Constantinople) renferme cinq sépulcres nommés *Karabashlar* (les têtes noires) et appartenant à des vartabeds martyrisés; un moine

Digitized by Google

musulman lit sur les malades arméniens et grecs qui s'y rendent, et mesure la tombe et le pèlerin avec un fil de coton, qu'il lui attache ensuite au poignet. Au sommet de Couroutcheshmé, sur le Bosphore, il y a un cimetière turc avec un *tekké;* ce cimetière contient quinze sépulcres nommés *Chéhidler* (les martyrs); ils sont couverts d'inscriptions turques, mais ils appartiennent à des non-musulmans, et les malades et solliciteurs y attachent des morceaux de drap rouge et autres nœuds et invitent le cheik du *tekké* à lire sur leur tête; on prétend qu'il y a là un puits à gallerie souterraine, praticable pour les passants.

Suivant les Arméniens, le mort entend les lamentations causées par sa perte, car son âme, sortie de sa bouche, se repose sur son cœur pendant ses funérailles, jusqu'à ce que le prêtre ait entonné le *Gloria in excelsis.* Cette croyance explique pourquoi certains Arméniens pleurent les morts avec tant de vacarme.

On met dans le cercueil une hostie (*nishkhark*), comme une provision pour le voyage du mort. Dans l'Arménie Mineure, les prêtres jettent sur le mort un des meilleurs tapis de sa maison; ce tapis est offert, après l'enterrement, à l'église locale, qui met aux enchères les tapis acquis de la sorte lorsqu'ils deviennent trop nombreux. Dans certaines provinces, on enterre les morts avec des ouvrages religieux, imprimés ou écrits sur parchemin; beaucoup de manuscrits arméniens ont été détruits de cette manière.

Les Arméniens appellent *hokou hatz* (pain d'âme) les mets qu'ils distribuent aux pauvres pour le repos de l'âme de leurs morts ou quand ceux-ci leur ont apparu dans un songe. Ces mets consistent en *helva* (pâte sucrée) étendu sur des tranches de pain, en pilau et en viande bouillie (*madagh*).

Les Arméniens pensent que les voleurs sèment dans la maison qu'ils se proposent de visiter, de la terre formée du corps d'un mort et placent sur le seuil un crâne, afin que les habitants dorment comme des cadavres et n'entendent point le bruit de leurs pas.

Au jugement dernier (*dadasdan*), chacun doit se présenter au tribunal suprême, accompagné de sa femme. C'est pourquoi une vieille coutume arménienne exige que les veufs ne puissent épouser que des veuves. En cas contraire, la seconde femme risque de rester seule, son mari devant accompagner sa première femme.

Après le jugement dernier, les âmes se sentiront les unes les autres, et c'est au moyen de l'odorat qu'elles reconnaîtront les âmes de leurs parents et alliés.

Digitized by Google

Kichermout.

Kichermout est une déité qui personnifie les ténèbres de la nuit. Il intervient dans certains contes populaires arméniens. En voici un:

Une jeune mariée souffrait beaucoup de la part de sa belle-mère. Celle-ci, non contente de la faire travailler toute la journée, la forçait de tisser la nuit une certaine quantité de toile, ce qui l'empêchait de dormir. A peine la malheureuse fermait-elle son œil vers l'aube, que sa belle-mère se réveillait et l'invitait à vaquer à ses affaires journalières. La jeune dame maigrit à vue d'œil et finit par tomber malade. Son frère l'apprend, trouve un moyen pour la délivrer et l'informe de son stratagème. Il met un bonnet et des habits de feutre noir, prend une massue, pénètre avec les ténèbres dans la maison, éteint la bougie et crie: "Je suis Kichermout! je suis Kichermout! Faites votre souper, et couchez-vous vite!" Il brise les os de la belle-mère à coups de massue, tandis qu'il ne frappe que sur le plancher chaque fois qu'il approche de sa sœur. La misérable belle-mère se met à crier: "Pitié! pitié! nous ne veillerons plus!" Le péri s'en va, mais dès lors, chaque fois que la jeune mariée se mettait au travail après le souper, sa belle-mère criait avec terreur: "Couchons-nous vite! couchons-nous vite, pour que Kichermout ne revienne plus!"

La Fille d'Alexandre.

Suivant une légende arménienne, chaque fois qu'Alexandre-le-Grand avait à livrer une bataille, il buvait de l'eau d'immortalité, tirée de la graine de l'ail. Il ordonne un jour à sa fille de lui apporter le flacon qui contenait ce liquide. Elle eut la curiosité de le goûter et but même tout le contenu. Alexandre, qui habitait alors sa maison d'été, située au bord de la mer, entre dans la chambre de sa fille et est saisi d'une grande colère à la vue du flacon vide. Il tire son épée et court à sa fille, qui, frappée de terreur, se précipite de la fenêtre dans la mer, où la moitié de son corps fut transformée en poisson, et où elle vit encore et vivra éternellement (depuis ce jour, l'ail a perdu sa graine, et on le fait pousser en plantant sa gousse). La fille d'Alexandre se marie avec les poissons; de là les êtres moitié homme et moitié poisson. Pourtant, elle préfère la société des hommes et cherche à les attirer. La belle enfant s'assied la nuit sur un rocher et peigne en silence sa chevelure d'or; elle porte en général une robe bleue. Elle poursuit les vaisseaux et les nageurs, et lorsqu'on descend dans la mer un seau pour y puiser l'eau, elle le saisit et le tire à elle, afin d'attraper la personne qui en tient la

Digitized by Google

corde; mais elle s'enfuit en tremblant si on lui crie: "Voici le roi Alexandre qui arrive!"

Magie.

Nersès de Lampron, qui vécut au xii[e] siècle, rapporte que les femmes, chez les Arévortis (habitants arméniens de Samosat qui adoraient le soleil), préparaient différents maléfices, à l'aide desquels elles enflammaient d'un amour coupable les personnes des deux sexes, en les leur offrant, soit dans leur nourriture, soit dans leurs boissons. J'ai trouvé des vestiges analogues chez les Arméniennes contemporaines, qui, en général, invitent un sorcier ou une sorcière à prononcer des charmes sur les cheveux, l'ongle ou l'habit de la personne à qui elles désirent inspirer de l'amour. À la moindre erreur dans l'opération, le bon est converti en mauvais et la personne en vue perd la raison. On se sert également de la magie (*buyu*) pour jouer un mauvais tour à une personne qu'on déteste. Voici des contes que j'ai recueillis à ce sujet parmi les Arméniens de Constantinople:

L'architecte grec qui a construit le pont d'Oun-Capan sur la Corne d'Or, avait un gendre qui lui a fait perdre la raison au moyen de la magie, afin de lui succéder dans ses fonctions.—Un jeune richard avait une blanchisseuse, qui l'ensorcela pour lui faire épouser sa fille; le jeune homme en devint fou, et il criait toujours ces mots: *Ëlla bidi!* (Ce sera!).—Une femme pauvre, qui voulait donner sa fille à un richard, fit prononcer des charmes sur une assiette, où la sorcière avait inscrit certains caractères; l'assiette, réchauffée sur le feu, aurait réchauffé pour la fille le cœur du richard; mais quelqu'un entra par hasard dans la chambre où la magicienne se livrait seule à cette opération, et le talisman fut rompu.—Une courtière voulait faire épouser à un jeune richard sa fille; elle le fit ensorceler, et la mère du jeune homme en fit sa belle-fille; mais le sorcier avait commis une légère erreur, et le jeune homme devint fou après le mariage. La courtière avoua sa tentative, et s'adressa avec la mère du jeune marié au même sorcier, qui ne put réparer son erreur, vu que les péris l'avaient déjà consacrée. Le malheureux jeune homme se tua en se jetant du toit de la maison.—Une dame s'amourache d'un jeune homme, qu'elle désire attirer à sa maison, en faisant prononcer des charmes sur ses cheveux. Elle s'adresse donc à son barbier pour en avoir. Le barbier comprend qu'il s'agissait de sorcellerie, et lui remet quelques poils d'une peau noire qu'il possédait. La dame les fit ensorceler, et l'on vit la peau marcher dans la boutique et sortir dans la rue, pour s'acheminer vers la maison de l'amoureuse.

Digitized by Google

On appelle *pakhla-nédogh* (jeteur de fèves) un sorcier ou une sorcière qui a reçu dans un songe l'autorisation de deviner l'inconnu en jetant des fèves. Ce sont des fèves sèches ordinaires; elles portent certaines marques qui rappellent au magicien que telle fève désigne un mâle, telle autre une femelle, telle un chagrin, telle autre un cercueil, etc. Il les jette trois fois, et tire ses conclusions de la position de chaque fève. Les *pakhla-nédogh* divisent les maladies en deux catégories: mal de Dieu (*Asdoudzou tzav*), où les péris n'ont rien à voir, et *drsévé*. Si les fèves indiquent qu'il s'agit de *drsévé*, l'individu en entreprend la guérison. Les *pakhla-nédogh* devinent si le malade sera guéri ou non, le voyageur arrivera ou non, la richesse convoitée sera obtenue ou non, l'objet perdu sera retrouvé ou non; ils décrivent même la personne qu'on a en vue.

On appelle *hor-naïogh* (qui regarde dans le puits) un sorcier ou une sorcière qui devine en regardant dans un puits. Les Arméniens et autres habitants de Constantinople font grand cas d'une Arabe qui habite à Eyoub une chaumière ayant devant elle un large puits. Toute personne qui veut lui poser une question relative à une maladie, un vol ou autre chose, emmène avec elle un enfant de sa maison. Sur un ordre de la négresse, l'enfant regarde dans le puits pour observer la silhouette qui passe sur l'eau et l'identifier avec une personne de sa connaissance, et cette dernière est proclamée le voleur ou la voleuse, l'amant ou l'amante, etc. À défaut d'enfant, l'Arabe y regarde elle-même, et décrit la silhouette qu'elle fait semblant de voir. Si elle juge que le malade souffre d'un mal naturel, elle déclare qu'il s'agit d'un "mal de Dieu"; mais si le péri du *drsévé* passe sur la surface de l'eau, elle guérit le malade en invitant toute la race des péris, ce qui impose au malade l'obligation de la payer plus largement, afin de la mettre en état de faire les dépenses nécessaires.

D'autres sorciers font des divinations analogues au moyen d'un chapelet, d'un livre, de cartes ou de chiromancie. Tous ces prêtres et prêtresses des sciences occultes sont appelés *gakhart* en arménien et *bakhedji* ou *buyudju* en turc.

Une Arménienne, qui avait rencontré un cas surnaturel (*hantebki gal*), eut recours à un sorcier, qui lui conseilla de prendre un chapelet, de 101 grains et de l'épeler dix fois par nuit, en prononçant à chaque grain les mots *Der oghormya* (Kyrié éléison). Elle devait dire chaque nuit mille et un Kyrié éléison, et cela devait durer pendant quarante jours. Mais la dame fut effrayée, car la maison tremblait dans ses fondements; elle ne put continuer sa tâche, et sa maladie s'en trouva aggravée.

Digitized by Google

Vétzazarya.

Dans l'opinion du peuple arménien, Vétzazarya (Vetzhazaryag) est un livre mystérieux qui a deux parties: divine (*rahmaniyé*) et diabolique (*cheytaniyé*). Ceux qui ne lisent que la partie divine sont capables de guérir toutes les maladies; ceux qui lisent la partie diabolique sont capables de commettre toutes sortes de maux, en ayant recours à l'entremise des péris. Les lecteurs de cette dernière partie se rendent invisibles, et vont ainsi aux bains publics pour voir les dames en costume d'Eve. Un d'eux fabriquait avec du papier des monnaies d'or et d'argent; les boutiquiers les acceptaient comme de vraies pièces de métal, mais elles se rechangeaient en papier dès qu'ils les mettaient à la poche. Un autre se retirait dans sa chambre, et sa femme l'entendait causer, bien qu'il fût tout seul; un jour elle a la curiosité d'ouvrir la porte, et est irritée de voir son mari entouré de filles très belles et à la chevelure d'or; mais ces péris lui rendent le mal (*tchar dal*), et elle perd à l'instant la raison; de plus, elles enroulent sa chevelure autour de leur bras afin de traîner chez elles la jalouse, mais son mari coupe avec un ciseau la chevelure, qui seule est emportée. Les Arméniens de Haskeuy, un faubourg de Constantinople où je suis né, croient que les deux plus savants prêtres de l'église locale, feu P. Erémia et P. Kévork Ardzrouni, ont été de si habiles lecteurs de Vétzazarya qu'ils ont pu faire descendre un jour les astres dans l'école locale Nersissian, à la grande terreur des élèves. Les personnes qui se livrent pour la première fois à la lecture de Vétzazarya, croient voir de terribles derviches et Arabes, et entendre le craquement de fenêtres et de portes qui s'ouvrent et se referment sans interruption; si elles ont le courage de continuer la lecture, elles apprennent la science; sinon, elles sont paralysées (*tcharplmish ĕllal*) et elles trouvent la mort. Quant au livre lui-même, le peuple pense qu'un patriarche arménien de Constantinople, le légendaire Hagop Asvadzapan (Jacques le Théologien), a réuni, il y a 226 ans, tous les exemplaires de Vétzazarya (il en était lui-même un lecteur aussi assidu que son contemporain le grand-vézir Rakoub Pacha), et les a jetés au feu, de sorte qu'il serait bien difficile de s'en procurer aujourd'hui un exemplaire, même en offrant 200 livres turques. Un évêque syrien, qui vivait à Péra, possédait un exemplaire, en caractères arabes, rouges et verts; la moitié était divine, la moitié diabolique, mais cette dernière était fermée d'un quadruple sceau. L'évêque possédait également deux dés à queue; en les jetant, il découvrait la cause de la maladie et remettait au malade un papier long comme une chasuble et couvert de prières, destiné à exorciser le démon qui le possédait.

Digitized by Google

On reconnaît ce même pouvoir au chapitre *Koumar khmpitz* du livre de Narégatzi. A celui qui, pendant quarante nuits, le lirait en silence et sans craindre les accidents (on lui donne des coups de poing à la poitrine et au dos, on lui fait passer des ombres sous les yeux, etc.), une ravissante fille se présente le dernier jour; on peut lui demander tout ce qu'on veut, car elle est toute-puissante; elle est capable d'apporter au lecteur tous les biens, voire même le trésor du roi. S'il perd le courage, il est puni d'une maladie de consomption. Le peuple se représente le lecteur du Nareg comme un moine en guenilles, à longue barbe, à poils si épais qu'ils couvrent tout le visage à l'exception des yeux, et se nourrissant exclusivement de pain sec.

Les Devs.

Les Devs, ces esprits malins de l'antique mythologie arménienne, n'ont pas été oubliés par le peuple. Celui-ci se les représente aujourd'hui comme des êtres d'une force et d'une voracité surhumaines; de là ces phrases: *Dévi ouj ouni* (il a une force de Dev), *Dévi bess goudé* (il mange comme un Dev). Dans les contes populaires, le Dev joue un grand rôle, et est en général représenté sous le corps d'une vieille femme, très laide, souvent cruelle et même adonnée au cannibalisme. Il est souvent confondu avec le démon ou plutôt le diable. Le peuple pense que la traduction arménienne des Psaumes de David contient trois versets sans la lettre *a*, et qu'en les copiant sur un papier qu'on dissimulerait dans une amulette (*nouskha*) et suspendrait au cou d'un démoniaque, on parvient à chasser les Devs (comme le mot arménien *Asvadz*, Dieu, commence par un *a*, les Arméniens croient que sans *a* veut dire sans Dieu et se rapporte à Satan). On se sert d'ailleurs du même talisman pour échapper au serpent: afin de pouvoir le lier, on pense qu'il suffirait de prononcer un verset sans *a* de la traduction arménienne des Psaumes.—Quand un épileptique tremble et écume, on croit qu'il est torturé par le diable, et l'on crie: *Crisdos métchernis* (que le Christ soit parmi nous !). On lui couvre la tête d'un peignoir noir afin que personne ne puisse le voir, et l'on enfonce, dans le plancher de la chambre et tout près de sa tête, un couteau à manche noir. Ou bien, sa mère se débarrasse de son vêtement le plus indispensable et passe trois fois par-dessus le corps de l'épileptique. C'est à ce remède héroïque qu'on a également recours en faveur d'une personne en agonie, bien qu'on craigne que les bons anges ne frappent (*tcharpmish énel*) la mère. Quant à la coutume relative au couteau, on y a recours pour faire taire le chien, qui hurle à la vue de l'ange exterminateur, chargé de faire mourir un malade dans le quartier où erre cet animal.

Digitized by Google

Les Péris.

Les Péris sont ces esprits que l'antique mythologie arménienne désignait sous le nom de Barigs, et jouent un grand rôle dans les contes et légendes arméniens. Nous les avons déjà rencontrés dans les chapitres précédents. Les Arméniens pensent que chaque personne a son péri, et si un Arménien éprouve de la sympathie pour quelqu'un, il lui dit : *Péris chad siretz kézi* (mon péri t'a aimé beaucoup), de même qu'il répète dans le cas contraire : *Péris tchi siretz* (mon péri n'a pas aimé). On croit que les péris hantent les maisons, et que certaines familles profitent de leur visite, d'autres y perdent. —On leur prête un rôle de justiciers. C'est ainsi que les péris enlèvent les provisions des riches qui ont refusé d'en offrir au pauvre, en lui disant : *Tchik* (il n'y a pas). Habillés de rouge, ils organisent des noces et des réunions, où ils chantent, dansent, jouent de la musique et banquettent. Ils mettent au milieu de la salle une immense chaudière, où ils promènent une grande cuiller en répétant : *Tchikin yegh, merghn ou alourn é* (C'est le beurre, le miel et la farine du *Tchik*). La chaudière se remplit d'elle-même, et les péris font bombance. Ma grand'mère Takouhi m'a raconté que les péris s'étaient réunis une nuit dans notre maison paternelle à Eguine (Arménie Mineure) et avaient crié à la belle-fille : *Nazlou khatoun, égou kézi hed bar cachink !* (Madame Nazlou, viens danser avec nous !). Mais Nazlou, saisie de frayeur, ne s'est pas rendue à l'invitation. Au premier chant du coq, qui dispersa les péris, ils partent en lui criant qu'ils avaient laissé sa part et qu'ils l'engageaient à la manger. Nazlou trouve en effet du rôti, du *helva* et du *lavash* (pain très mince) en grande quantité ; toute la famille mange pendant des années ces vivres qui se reproduisaient toujours, mais ils disparaissent le jour où un de ses membres révèle le secret à un étranger.—Pour les Arméniens, il est de mauvais augure d'uriner, de cracher et de jeter de l'eau pendant la nuit, car il peut se faire que les péris soient assis et qu'en les mouillant on soit puni d'une maladie de consomption. Pour guérir ce mal réputé incurable, on achète chez un épicier du sucre ou sel en poussière, sans le faire peser (*anguicharh*), et on le sème la nuit, alors que toute la maison sommeille, dans la cuisine, auprès du puits ou sur l'escalier, partout enfin où le malade croit avoir eu peur (car la peur aussi peut causer cette maladie, qui s'appelle *drsévé*), tout en répétant aux péris : *Arek dzer bernin hamě, douvek hivantnous pijishgoutině* (prenez le goût de votre bouche, donnez la guérison de notre malade).—Pour guérir le *drsévé*, on recueille également de l'eau de sept sources sacrées, on en lave pendant la nuit la tête, les mains et les pieds du malade, on la

remplit dans une bouteille qu'on place derrière la porte, et, le lendemain matin, on jette la bouteille à la mer ou dans une autre étendue d'eau, tout en évitant de parler en route ou de regarder en arrière. —Il existe une foule d'autres remèdes. La chemise et le caleçon du malade sont portés chez un *hodja* (moine musulman), qui récite des prières sur eux, et on les fait endosser de nouveau à la personne atteinte de *drsévé ;* ou bien on obtient du *hodja* une amulette qu'on suspend au cou du malade ; ou bien encore on suspend sa chemise dans le puits de la maison, etc. Voici pourtant le remède le plus solennel pour les habitants de Constantinople : On fait rédiger à un *huddam* ou *bakhĕdji* (sorcier) expérimenté, moyennant une demi-livre turque, une pétition où est détaillée l'historique de la maladie. Un parent du malade ou bien un brave mercenaire se charge de se rendre un vendredi, pendant la nuit, à Edirné-Capou (une des portes de Constantinople) et de présenter la pétition au roi des péris. Pour se donner du courage, il se soûle copieusement, car sa tâche n'est point facile ; il ne doit pas se laisser ébranler par les péris, sans compter les matelots turcs qui amènent des prostituées au cimetière d'Edirné-Capou et dont les orgies nocturnes sont souvent accompagnées de coups de yatagan. A cinq heures à la turque, on entend un sifflement, qui indique que l'armée des péris s'est mise en route de Yédi-Koulé (les Sept-Tours) pour s'avancer vers Edirné-Capou. L'individu doit alors élever de ses deux mains la pétition et la tenir ainsi jusqu'à l'arrivée du roi, qui passe par là vers les six heures (minuit). Alors que fantassins et cavaliers défilent en sifflant, les généraux et les ministres essayent d'enlever la pétition ; il faut pourtant ne la remettre à personne, jusqu'à ce que le roi arrive, ordonne de la prendre, la lise et fasse décapiter séance tenante le péri qui a nui au malade. Celui-ci est guéri là-dessus, et le mercenaire obtient cinq livres turques, après avoir juré, suivant sa religion, sur la leçon des Myrophores ou dans la mosquée, qu'il a réellement accompli toutes ces prescriptions.—Les péris aiment les bains publics. Après le départ des clients, la maîtresse du bain brûle de l'aloès et frappe toutes les portes de l'établissement. C'est par la fumée de l'aloès que sont invités les péris, non moins que par la lecture de Vétzazaryǎ.

AL.

Al est une déité qui a pour mission d'étrangler toute accouchée (*lohoussa*) laissée seule. Les Arméniens ne sont pas d'accord sur son sexe. Quelques-uns croient qu'il y a des Als mâles pour les mariés et des Als femelles pour les mariées. Bien d'autres pensent que cette

Digitized by Google

déité est une femme et qu'elle craint les hommes ; d'ailleurs, chaque fois qu'on est forcé de laisser seule l'accouchée, on jette sur elle un vêtement d'homme, dans la conviction qu'il peut éloigner Al. D'autres prétendent qu'Al est un homme, et un grand nombre lui attribuent une fille avec une mission identique.

Cette fille est d'une beauté merveilleuse. On raconte qu'une accouchée, qui l'avait vue en songe, l'aperçoit le lendemain dans sa maison. La fille d'Al paraissait avoir de quatorze à quinze ans ; elle était très blanche, avec des cheveux et des sourcils d'or ; elle avait mis à ses pieds nus des souliers jaunes, et elle portait une coiffure rouge, une ceinture rouge, une robe et un pantalon rouges. L'accouchée était seule quand cette fille frappa à la porte, entra, et resta debout et raide comme une statue, en fixant sur elle ses grands yeux. La dame, terrifiée, se mit à faire le signe de la croix et à réciter des prières, tout en lui criant de sortir. Al partit enfin, regardant en arrière, les yeux collés toujours sur l'accouchée, alors que celle-ci priait sa famille de visiter les coins et les recoins de la maison pour s'assurer si la terrible fille ne s'y était point cachée.—On raconte également qu'une accouchée eut la bonne chance d'attraper un jour la fille d'Al, en enfonçant dans sa nuque une alène (c'est là le talisman). La fille fut obligée de la servir douze ans comme une esclave, car personne ne consentait à retirer l'alène. Elle servait sa maîtresse mais raide et insensible comme une statue. La famille reçut un jour la visite d'un étranger qui ne savait rien de tout cela. La fille s'approche de lui et le prie de lui dire quel était l'objet enfoncé dans sa nuque et qui lui faisait tant de peine. L'étranger s'empresse de retirer l'alène, et la fille, déchaînée, s'éloigne de sa prison, en lançant mille malédictions sur la tête de toute la famille.

Al est invisible grâce à son précieux bonnet, pointu et couvert de grelots, que bien des personnes ont essayé de lui enlever afin de se rendre invisibles à leur tour. A l'insu de tout le monde, il s'approche donc de l'accouchée, se jette de tout son poids sur sa gorge, retire ses poumons et va les laver dans la mer, ce qui la fait mourir à l'instant. (Voir, pour plus de détails, mon article intitulé "L'Orient inédit," dans *L'Arménie* du 15 août dernier.)

Pour arracher l'accouchée aux griffes d'Al, les vieilles femmes mettent sous son oreiller, pendant quarante jours, ce qu'elles appellent une tête d'Al ou de *Gal* (loup). J'en ai vue une à Constantinople ; grosse comme le poing, elle représentait la mâchoire supérieure du loup avec ses dents, son museau et la place de ses yeux, et était couverte d'une peau noire qui ressemblait à de la toile cirée, tant elle avait été usée à force de servir.—Le bréviaire de Cyprien contient des prières contre Al.

Digitized by Google

Khebelig.

Quelques personnes pensent qu'Al s'appelle aussi Khebelig. D'autres croient que Khebelig est une autre déité. Personnifié en homme, il porte comme Al un bonnet qui le rend invisible, mais c'est un être espiègle, s'amusant à teindre de *henna* les mains des hommes et des femmes pendant qu'ils sommeillent. A leur réveil, ils trouvent des taches de *henna* sur leurs doigts et se rappellent qu'ils ne les avaient pas faites eux-mêmes.

Khederellez.

Le 5 mai, les Arméniennes dans un état intéressant restent inactives et même immobiles en l'honneur de la déité Khederellez. Tout objet qu'elles auraient touché, laisse une tache ou une marque quelconque sur le corps de l'enfant. S'il leur arrive de tenir un objet, elles se hâtent d'essuyer leurs mains sur leur dos, afin que l'enfant reçoive la tache au moins dans une partie du corps qui ne saurait l'enlaidir,—le dos; ou bien, elles s'empressent d'aller frotter leurs mains sur l'âtre de la maison, en murmurant ces mots: "C'est ici que je laisse tout." Si elles ne le font pas, Khederellez passe sur elles et marque leurs enfants.

Grogh.

Emin voit une épithète de Dir dans le mot *Grogh*, que son traducteur français a mal rendu en transcrivant *Gerokh*. *Grogh* signifie en arménien porteur ou écrivain. Comme porteur, il pourrait être identifié avec le Charon et même l'Achéron de la mythologie grecque, qui servaient au transport des trépassés (Voir plus loin Choudig—*Styx*). Comme écrivain, il correspond à Hermès ou au Thoth des Egyptiens. Cette seconde étymologie me paraît aussi plus admissible, d'autant plus que le peuple arménien, même après sa conversion au christianisme, a conservé la croyance à des êtres qui inscrivent les actes des humains. Il croit, en effet, que chacun porte, sur son épaule droite, un bon ange (*bari hirishdag*) qui inscrit ses bonnes actions sur un livre mystérieux, et, sur son épaule gauche, un mauvais ange (*tchar hirishdag*) qui inscrit ses mauvaises actions dans un autre livre. Ces livres sont comparés au jour du jugement dernier, et l'individu est envoyé au paradis (*arkavoutin*, mot d'origine grecque) ou à l'enfer (*dijokhk*, mot d'origine parsie), selon que ses bonnes ou ses mauvaises actions, pesées par Dieu dans une balance d'or, se trouvent être les plus lourdes. Grogh est pour les Arméniens une déité agile comme

Digitized by Google

un messager des dieux, laide, méchante. De là ces phrases: *Grogh glmani* (il ou elle ressemble à Grogh); *Groghĕs dani kézi!* (que mon Grogh t'emporte!); *Groghin béranĕ ertas!* (que tu ailles dans la bouche de Grogh!). Ils lui attribuent également l'adresse, la ruse, l'espièglerie, qualités que les Arcadiens attribuaient à Hermès. C'est pourquoi ils disent à une personne dont ils admirent la finesse; *Intch Grogh ess or!* (quel Grogh tu es!).

Gaghĕnd.

Amanor est oublié, mais Gaghĕnd (calendes ou plutôt jour de l'an) paraît tenir aujourd'hui sa place.

Les Arméniens de l'Arménie Mineure et de la Cappadoce fêtent le jour de l'an de la façon suivante: Dès la veille, on couvre une table de fruits et de douceurs faites de lait et de miel (*anouchabour*, *gatnabour* et *pelté*), on y met aussi du vie et de l'eau-de-vie, et l'on verse des raisins secs noirs sur la tête des enfants. De plus, on achète à l'église autant de cierges qu'il y a de personnes dans une maison, et l'on allume autour de la table en question ces cierges, chaque personne ayant devant elle le sien; puis on fixe les bouts de ces chandelles sur la fontaine, quand la maison en a une, et l'on continue de les allumer là. La nuit, la bru, la fille ou une autre personne, va puiser au puits de la maison ou du quartier de l'eau dans une cruche de cuivre, qu'elle apporte à la maison pour y répandre, dit-on, l'abondance. Minuit passé, des mains inconnues suspendent au robinet de la fontaine une gimblette, et celui-là l'obtient qui est le plus matinal au jour de l'an. Ce jour-là, on va suspendre de grand matin, aux robinets des fontaines publiques, des gimblettes, que d'autres essayent d'enlever; on s'efforce de remplir d'eau la cruche, tout en luttant pour maintenir les gimblettes, qu'on ramène en triomphe à la maison comme des talismans d'abondance. On attache une certaine vénération à ces gimblettes, qu'on emmène à l'église la veille de la fête de Dérĕndas; on les garde toute une année, et, en en croquant un morceau, on croit guérir l'odontalgie.

On m'a raconté à Trébizonde que les villageois arméniens du Pont fêtent le jour de l'an, qu'ils appellent *Galandar*, de la façon suivante: La veille, les femmes balayent le toit, le plafond, la poutre centrale, les murs des chambres et du cellier, les niches et le plancher de la maison, et font jeter les balayures hors des limites de leur propriété, dans la conviction d'avoir éloigné du sein de la famille toutes espèces de maux. Elles préparent sept plats, où entrent pour beaucoup la poire et la pomme, alors que le doyen de la famille va couper une branche à l'olivier de la cour de l'église locale pour en faire un arbre

Digitized by Google

de Galandar. Après le souper, on couvre la table de raisins, de poires, de pommes, de figues sèches, de marrons, de noix et d'autres fruits, et le doyen de la famille jette au plafond trois poignées de noisettes en répétant ces mots: *Chen guéna galandar! parov galandar ĕlli!* (que le jour de l'an soit joyeux! que le jour de l'an soit heureux!). Il verse sur la table une grande quantité de noisettes et invite les assistants à en manger à discrétion, leur rappelant qu'il ne serait permis à personne, le lendemain, de casser une noisette (on considère de mauvais augure de casser des noisettes le jour de l'an). On met au milieu de la table un grand pain, sur lequel on fixe une orange où l'on enfonce la branche d'olivier; on en détache les rameaux pour les distribuer à chaque assistant, qui doit garnir le sien de noisettes et de noix, dans la conviction que son "soleil" sera également orné jusqu'à sa mort et que les arbres du verger commun se couvriront de fruits. Le doyen de la famille désigne pour chaque assistant une pomme, et pratique un trou dans chaque pomme à l'aide d'une pièce de monnaie, qu'il déguise enfin dans un de ces fruits; on garde le tout dans un vase, qu'on ouvre le lendemain, et la personne dont la pomme aura contenu la pièce de monnaie coud celle-ci au fond de sa bourse, dans l'espoir qu'elle sera pleine pendant toute l'année. Le matin du jour de l'an, on se lève de bonne heure, on se lave le visage, on se tourne vers le soleil, on se signe, on fait trois génuflexions, et l'on s'efforce de passer toute la journée dans la joie et le travail, afin que l'année entière passe de même. Comme on croit que la nuit précédente l'univers dort d'un profond sommeil, que les arbres et les herbes, la terre et les pierres, les mers, les fleuves, les ruisseaux et les fontaines restent immobiles, et que celui-là verrait tous ses désirs réalisés qui, le lendemain matin, serait le premier à saluer le réveil du monde et à aller chercher de l'eau à la fontaine, les femmes s'empressent de s'y rendre avec leur cruche et étrennent la fontaine en mettant dans sa niche du blé et du maïs bouillis et des noisettes grillées (on étrenne aussi les églises, les garde-manger et les caves). Le doyen de la famille va à l'église pour faire bénir au prêtre l'arbre de Galandar, qu'il ramène chez lui pour le fixer sur la poutre centrale, où restent également fixés les cheveux de chaque membre de la famille. En sortant d'une maison ou en y entrant, on prend soin d'avancer d'abord le pied droit; on n'accepte, de plus, comme premier visiteur, qu'un enfant à pieds de bon augure, ce qui doit avoir été démontré par l'expérience de l'année précédente (c'est le *qualtagh* des insulaires de Man); cet enfant reçoit pour étrennes des fruits en abondance. On ne sort de la maison qu'après la cérémonie de l'entrée du bœuf: Le doyen de la famille se rend à l'étable, frappe les murs, les crèches et

Digitized by Google

les bestiaux d'une branche de *lachi* (arbrisseau à larges feuilles), passe deux gimblettes sur les cornes du meilleur bœuf (ordinairement moucheté), fixe au bout de ses cornes deux cires allumées, le pousse vers la porte, tout en prenant soin de lui en faire franchir le seuil du sabot droit, et le conduit enfin à la maison; si l'animal y entre par le sabot droit, on y voit un talisman d'abondance et toute la famille rayonne de joie.

DÉRĔNDAS.

La fête de Déıĕndas a lieu le quatorze—vingt-six février, en général peu avant le carnaval. Les enfants parcourent les rues en criant: "Donnez du bois à Dérĕndas!" Avec le bois procuré de la sorte et avec des monceaux de broussaille, on élève des bûchers dans les villes et les villages, on y met le feu, et les personnes mariées après la fête de Dérĕndas de l'année précédente sautent par-dessus les flammes, chaque mari donnant le bras à sa femme (qui porte à cette occasion une robe et une coiffure neuves), ou dansent autour du bûcher avec les autres membres de la famille et les amis des deux sexes, afin, dit-on, de donner naissance à des enfants de feu (*houri*). Dans certaines localités, les femmes seules exécutent cette danse, et les nouveau-mariés restent dans un coin, tenant à la main le cierge qu'ils allument à l'église pour la cérémonie. Les spectateurs applaudissent et chantent l'hymne de *Crisdos paratz* (le Christ de la gloire). Dans les districts vinicoles, le bûcher n'est formé que de sarment, appelé en Cappadoce *guilémédé*, et c'est le nouveau-marié qui y met le feu avec le cierge allumé à l'église. On promène autour de ce feu les enfants nés depuis un an. On offre aux assistants de petites gimblettes et des sorbets de rob. On illumine les églises, et chaque Arménien allume son cierge à la lampe du maître-autel, se rend chez lui en tenant à la main le cierge allumé et s'en sert pour allumer la bougie de sa maison. Dans certaines localités, on allume encore un pareil bûcher dans la cour de l'église et quelquefois dans l'église même, et les prêtres tournent tout autour en chantant des hymnes, un usage qui était jadis très répandu. Quelques auteurs arméniens pensent que le mot *Dérĕndas* est une altération du mot *Dyarnĕntaratch* (Chandeleur). D'autres croient que ce dernier nom a été donné par S. Grégoire l'Illuminateur à la fête païenne de *Dérĕndas* qu'il n'avait pu supprimer, de même qu'il changea la vieille fête de Vartavar en celle de la Transfiguration, et ils considèrent *Dérĕndas* comme une altération de *Diri hantess* (fête de Dir, considéré par les anciens Arméniens comme l'écrivain des dieux).

Digitized by Google

CHOUDIG.

Choudig est, pour les Arméniens d'Ionie, à peu près ce que Grogh est pour le reste des Arméniens. Il paraît réveiller chez eux l'idée d'une déité plus agile et moins repoussante que Grogh.

GUDJUG.

Gudjug est pour les Arméniens, et spécialement pour ceux d'entre eux qui habitent l'Arménie Mineure et la Cappadoce, une déité qui personnifie le mois de février et qui porte une barbe. Pour faire diminuer le froid, disent-ils, ils lui "brûlent la barbe" à la fête de Dérĕndas, en allumant un grand feu dans la cour de la maison.

CHEVOD.

Chevod est une déité pleine de vie et de vigueur. Les vieillards en parlent dans un langage allégorique, pour ne pas éveiller la curiosité de la jeunesse sur un sujet qu'ils considèrent comme indécent. En février, quand le rut se manifeste chez les chats, ils disent d'un air mystérieux: "C'est le mois de Chevod." La dernière nuit de février, on se livre à la cérémonie du *chevodahan* (expulsion de Chevod), qui consiste à frapper les murs et les crèches des étables d'une branche de *lachi* (arbrisseau dont on met les feuilles sous les nouveau-nés dans leur berceau), d'une peau ou du vêtement le plus indispensable de la maîtresse de la maison, en répétant ces mots: *Chevod i dours, Mard i ners!* (Chevod au dehors, Mars au dedans!). Chevod paraît jouer aussi le rôle du croque-mitaine.—A Eguine, on répète le conte suivant: Serkissoug (petit Serge) se rendait un jour à l'église, bien avant l'aube, quand Chevod (appelé aussi Khondjoloz) le saisit, le mit dans son sac et l'emporta pour le dévorer. A mi-chemin, le jeune enfant déclare avoir un petit besoin à satisfaire. Chevod rouvre le sac, lui permet de sortir et attend son retour. Serkissoug met dans le sac une grosse pierre et va se cacher derrière un buisson. Chevod remet le sac sur son dos et poursuit son chemin, croyant emporter sa proie. Pourtant, chaque fois que la pointe aiguë de la pierre lui faisait mal au dos, il s'arrêtait pour dire: "Serkissoug! Serkissoug! retire ton petit . . . doigt!"

KHONDJOLOS.

Khondjolos ou Khara-Khondjolos est une déité mâle et invisible, qui renaît toujours la veille du jour de l'an, parcourt la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et se consume dans le bûcher de Dérĕndas. Il ne nuit qu'aux personnes qui, la nuit, s'absentent de leur maison pour rôder dans les rues; mais il disparaît dès que le coq

Digitized by Google

chante. Les enfants, frappés de terreur, attendent le chant du coq pour sortir de chez eux. Un soir, quelques amis désirent jouer aux cartes, mais n'ont pas de cartes et craignent d'aller à la rue pour s'en procurer. Un d'eux ose s'aventurer dans la rue, mais, une fois là, Khondjolos le met sur son dos, l'emmène dans l'Inde et le place sur une haute muraille afin de l'en précipiter pour le tuer. Soudain, on entend le coq chanter, et le jeune homme saisit au collet Khondjolos, qui se met à le supplier, et lui ordonne de le reconduire à sa maison. Khondjolos obéit, et le jeune homme coupe quelques branches aux arbres de l'Inde afin de les produire comme des preuves de son voyage improbable. Khondjolos le dépose à la porte de sa maison et disparaît. Ses amis s'étonnent de le voir revenir si vite. Il raconte son aventure; personne ne le croit, mais les branches du noyer des Indes, qu'il avait laissées devant la porte, finissent par convaincre tout le monde.—Pour se rappeler les sept semaines du Carême, les femmes enfoncent dans un oignon sept plumes de poule, en jettent une à la fin de chaque semaine et suspendent à l'oignon, la dernière semaine, un œuf rouge pascal. En général, elles dessinent sur l'oignon des yeux, des sourcils, etc., et l'agitent de temps à autre, en prévenant les enfants turbulents que Khara-Khondjolos est en train de les menacer. Elles l'appellent également Chevod, qui, d'après elles, personnifie février. Dans certaines localités, elles découpent dans le papier une espèce de marionnette grotesque, brandissant un sabre, la collent au mur et placent à côté sept ronds en papier, le tout pour le même usage.

Une déité aussi ancienne que celle de la fécondité universelle ne saurait manquer au panthéon arménien, et ces données sur Choudig, Gudjug, Chevod et Khondjolos, semblent nous mettre sur les traces d'une pareille déité. Il serait difficile de préciser l'origine du mot *Gudjug*, dont se servent également les Turcs, à moins qu'on ne le regarde comme une altération de *Choudig*. Ce dernier, s'il ne provient pas du mot arménien *choud* (vite) ou s'il n'est pas une altération de *Chevodig* (petit Chevod), pourrait être une altération du *Styx*, le plus célèbre des fleuves des Enfers, de même que *Grogh* pourrait être une altération de l'Achéron; il est également probable qu'il soit une altération du mot grec *stoicheion* (monstre), cette langue étant fort répandue parmi les Arméniens de l'Ionie. Quant à Khondjolos ou Khara-Khondjolos, nous en verrons l'étymologie plus loin. Tous ces noms peuvent avoir été appliqués, à l'origine, à des déités différentes, mais ils se présentent aujourd'hui confondus dans la mémoire du peuple, qui paraît en faire une déité unique, tenant du Priape des Grecs et du Siva des Hindous, bien que modifiée par la chasteté des Arméniens chrétiens.

Digitized by Google

L'Arménie Mineure et la Cappadoce, où est répandue la légende de Gudjug, sont à l'est de la Phrygie, berceau de la race arménienne suivant quelques auteurs grecs et limitrophe de la Mysie, où est né le culte de Priape. Il porte comme celui-ci une grande barbe. On représentait Priape avec une couronne de feuilles de vigne, que rappelle de loin la coutume arménienne de verser des raisins secs noirs sur la tête des enfants. Priape est le dieu des chèvres et des moutons de même que *Suvetar* (comparer avec *Chevod*) était le dieu des troupeaux chez les anciens Finnois, identifiés en général avec ces Scythes qui semblent avoir eu pour berceau le voisinage de la mer Caspienne. Il est aussi le dieu des champs, des jardins et des abeilles, et on lui offre des fleurs, des fruits, du miel et du lait, et la coutume des Arméniens de couvrir, au jour de l'an, leur table de toutes sortes de fruits et de douceurs faites de lait et de miel, pourrait être interprétée comme une réminiscence du culte d'une déité analogue, d'autant plus qu'un écrivain arménien du iv[e] siècle, Agathange, mentionne le dieu Amanor (Nouvel an), protecteur des fruits. Comme Priape représente la force productive de la nature, la gimblette attachée au robinet de la fontaine ou à la corne du bœuf pourrait être une réminiscence du symbole de Priape ou plutôt du *lingam* et du *yoni* de la mythologie des Hindous. Les gimblettes et les gâteaux en forme d'oiseaux (*Koushlar-Koumroular*) que l'on débite au jour de l'an dans les rues de Constantinople, nous rappellent de loin ces gâteaux de forme obscène que, suivant le témoignage de Plutarque, les Grecs promenaient dans des processions indécentes en l'honneur de l'Asiatique Bacchos ou Dionysos, divinité solaire et génératrice.

Le puissant *Chevod* (comparer avec *Sviatovit*, dieu suprême des Slaves) a peut-être plus d'analogie avec Siva (Shiva), de même que, dans l'opinion d'Emin, Vahagĕn-Vischapakach est l'Indra-Vritrana du Rig-Véda ; d'ailleurs, un écrivain arménien du iv[e] siècle, Zénop de Clag, atteste que des divinités indiennes étaient adorées depuis cinq siècles, dans le district arménien de Daron, par des descendants d'émigrants de l'Inde, qui portaient de longs cheveux comme les religieux du culte de Siva ; leur vigoureuse attaque sur les néophytes de l'Illuminateur prouve qu'ils jouissaient d'une très grande influence dans le pays. Siva, qui aime toutes les femmes, qui représente la reproduction et qui a pour symbole le *lingam*, compte parmi ses domestiques principaux Tandu (comparer avec les mots arméniens *tĕndal*, s'ébranler ou retentir, *tzĕndzal*, se réjouir, *khĕndal*, rire), qui enseigne la danse et la mimique, d'où Siva est considéré le patron des danseurs. La fête de Siva, qui a lieu au commencement de février et dure trois jours, correspond au carnaval arménien, qui a lieu au

Digitized by Google

mois de *Chevod* (comparer avec *choubat*, février syro-macédonien) et qui dure à peu près trois jours. En général, cette fête suit de près celle de Dérĕndas. La danse religieuse exécutée autour du feu, qui purifie et qui ranime, n'est pas non plus un détail insignifiant, d'autant plus que Siva représente également, comme Mithra, le soleil et le feu. Ce mot de *Dérĕndas* nous rappelle d'ailleurs le sanscrit *tretā* (les trois feux sacrés pris collectivement, c'est-à-dire le feu méridional, le feu du foyer domestique et le feu des sacrifices), et le védique *tretinī* (la triple flamme des trois feux de l'autel). Chevod entre dans la composition des mots arméniens *chevaïd* (débauché) et ses composés, *vavash*, *vavachod* (lubrique) et leurs composés, peut-être aussi dans *zevardj* (agréable), *zevart* (joyeux), *avish* (lymphe, suc), etc. Siva représente aussi le temps (Kāla) ; il marque les mois avec un croissant et les années avec un serpent roulé autour de son cou. Il pourrait se faire que les semaines marquées à côté de la marionnette ou sur l'oignon en fussent une réminiscence, de même que la figure humaine dessinée sur son écorce hérissée de plumes et représentant *Khondjolos* soit une vague réminiscence des crânes (*Kandala*, gén. *Kandalas*) qui servent de collier au terrible Siva, ou une représentation du soleil (*Kańćāra*, gén. *Kańćāras*, ou *Kańjara*, gén. *Kańjaras*) et de ses rayons. Quant au nom de Khondjolos ou Khara-Khondjolos, il n'a rien d'arménien, et, comme le nom du premier mois de l'année chez les anciens Arméniens (*Navassart*, du sanscrit *nava-sarda*), a l'air d'une provenance de l'Inde, mentionnée d'ailleurs dans le conte du joueur de cartes. *Khondjolos*, dont on se sert pour terroriser les enfants, me paraît être une altération du sanscrit *Kańćukālu* (gén. *Kańćukālus*), qui désigne le serpent, objet de terreur, encore aujourd'hui, pour les Arméniens, dont les ancêtres n'étaient pas étrangers au culte de l'ophiolâtrie. *Khara* pourrait provenir du sanscrit *Kāla*, noir et serpent venimeux, épithète de Siva (comparer avec les mots arméniens *Karatosh*, lézard noir, *Karp*, aspic, etc.). Le mot *khara-khada*, dont se servent les Arméniens dans le sens vague de violent poison, est certes identique aux mots sanscrits *gara* et *gada*, qui signifient poison, ou au mot *kālakūṭa*, poison mortel. L'arménien *kharnakhsi*, usité à peu près dans le même sens, semble offrir des éléments analogues. Khara-Khondjolos serait donc une variante du *Kāla-sarpa*, le serpent noir et très venimeux des Hindous.

Ma conclusion est qu'on pourrait dire de la mythologie arménienne ce qu'on dit de la mythologie slave : Elle contient des éléments analogues à ceux d'autres peuples indo-européens avec qui les Arméniens sont venus en contact, tels que les Indiens, les Persans, les Grecs, etc., peut-être même de peuples en dehors de la famille indo-européenne, tels que les Finnois, etc.

Digitized by Google